



DOSSIER NON CONFORME

COMPAGNIE VIA NOVA



SOMMAIRE



| | |
|-------------------------|----|
| SYNOPSIS..... | 4 |
| EXTRAIT..... | 6 |
| NOTE D'INTENTION..... | 10 |
| AMBIANCE / ESPACE..... | 15 |
| EXTRAIT 2..... | 16 |
| EQUIPE..... | 18 |
| COMPAGNIE VIA NOVA..... | 20 |
| CONTACT..... | 21 |

La bible ne mentionnait que des poussées de sueur, et encore seulement sur le front.

Depuis l'avènement de l'ère tertiaire, la liste des effets indésirables engendrés par le travail s'est bien allongée. Maux de tête, isolement, baisse de la libido, dépression, prise de poids, atteinte du canal carpien, scoliose, épisode hystérique, troubles de la gestion et du sommeil, suicide.

8h00 par jour, cinq jours par semaine, l'homme du tertiaire joue cette tragédie contemporaine entre une fontaine à eau et une machine à café.

Encore plus efficaces, encore plus réactifs ou quand l'homme devient une variable d'ajustement;

*Le travail, c'est la santé...
Mais à quoi sert alors la médecine du travail ?
Pierre Dac*



SYNOPSIS

4 personnages : 2 femmes, 2 hommes.

- Fabrice Duval, il vient d'être licencié

- Estelle Costa, elle dirige l'entreprise de réinsertion professionnelle

- Hugues Laurent, assiste à tous les trainings et toutes simulations d'entretiens

- Hélène Jomez, trouve souvent refuge dans les toilettes

Dossier non conforme c'est une plongée dans le monde de l'entreprise.

L'entreprise comme un espace naturel. Le beau jardin créé par l'homme lui a échappé, a pris son indépendance et est devenu une jungle.

Dans ce milieu hostile l'homme redevient un animal et doit survivre. Manger ou être mangé. Les pulsions archaïques reviennent, le tribal a trouvé son nouvel espace dans le monde moderne. Les chasseurs ont troqué arcs et flèches contre stylo et attachés cases. On se retrouve au point d'eau. On montre ses dents. On se sent les fesses... Ou presque.

Mais...un licenciement, c'est comme un nouveau départ !

Une entreprise, qui a su être à l'écoute de son temps, recycle les cadres déclassés. Quatre personnes, quatre destins qui se croisent. Ces hommes et ces femmes ont tout donné à leur travail et se retrouvent là. **Pour tous c'est un traumatisme et ils vont devoir rebondir... pour ne pas s'écraser.**

Eux qui, il y a quelques temps encore, semblaient inattaquables, sont maintenant soudainement congédiés parce que leurs entreprises sont restructurées, redimensionnées ou fermées. La vague de licenciements a touché les leaders. Les managers disparaissent du jour au lendemain. Ces cadres sont aussi les victimes d'un système auquel ils ont activement participé, qu'ils ont plus ou moins cautionné. Ils vont se battre pour réussir. Avec l'aide d'exercices pour consolider leurs personnalités,

Thérapie collective, séminaires de remotivation, jeux de rôles, confession individuelle, gymnastique, saut à l'élastique ... sont au programme afin de reconstruire leur personnalité mise à mal et leur redonner une confiance de gagnateur.

Comme dans n'importe quelle boîte on retrouve **les stratégies, les dominations, soumission, humiliations, les petites perfidies, la force de la hiérarchie, la pression sous toutes ses formes et... un certain décalage entre les aspirations de chacun et la loi du plus fort.**

Un monde en perpétuel changement où seuls les plus adaptés pourront sortir vivants et verront, pour un temps, leurs rêves de gloire se réaliser, pour les autres... Cela nous renvoie à notre propre responsabilité, il faut bien **s'interroger sur ce que l'on n'a pas voulu voir ou croire avant d'en être la victime.** En ce sens, l'humiliation subie par certains protagonistes de la pièce lors de leur licenciement par leur supérieur hiérarchique est plus proche du renoncement que d'une véritable remise en question de ce système.

Après de longues et passionnantes recherches sur le monde du travail, le management, le burning-out, les théories de la motivation. Nous avons inventorié de nombreux matériaux : Romans, Essais sociologiques, films, Théâtre, Documentaires,... Et, c'est comme ça, inspirés par ces différentes propositions, artistiques, scientifiques, nous avons créé notre propre entreprise, la **fondation du Nouveau Départ...**

Dans le sein de ce cocon où tout est fait pour leur confort et leur réussite, la vie de l'entreprise impose ses droits et nos quatre unités humaines joueront le jeu, réapprendront ses règles et optimiseront leurs chances... Pour un renouveau permanent, la réadaptation dans la joie.

« Rester sur place c'est reculer, car les autres continuent à avancer... »



EXTRAIT

LES LAVABOS

Fabrice Duval se lave les mains, seul, dans les toilettes. Entre Hélène Jamez.

HELENE : Excusez-moi je crois que vous êtes sur mon lavabo.

FABRICE : ...C'est possible... J'ai pris le premier qui venait.

HELENE : Justement, le premier c'est le mien. Toujours achalandé en savonnette. Le mitigeur à thermostat, la serviette authentique, épaisse en coton bio, je comprends, ça attire. Mais figurez-vous que tout cela n'est pas le fruit du hasard. J'assure seule le suivi quotidien de ce lavabo là, sur mes propres stocks de produits d'entretien. Vous avez vu ce qui coule des becs verseurs ? Sans parler de la serviette virtuelle, l'invention du siècle : Un courant d'air de 120 décibels qui vous souffle le sirocco occidental. Je comprends que tout le monde se jette sur mon lavabo. Mais c'est à la portée de tout le monde d'investir un peu.

Elle lui bloque le passage, il reste là, planté, avec les mains mouillées.

FABRICE : Autant pour moi.

HELENE : Ne vous en faites pas, c'est humain. Ca m'ennuie au niveau de l'hygiène mais ça me fait plaisir là que mon petit coin ait du succès.

Elle lui prête sa serviette.

C'est un peu un symbole vous savez. Quand j'ai commencé son aménagement, c'était une petite révolution. Alors quand je vois ma petite serviette hissée à son clou c'est comme le drapeau d'une victoire sociale.

Ils contemplent le drapeau de cette victoire sociale. La serviette tombe. Elle la raccroche, la serviette retombe encore. Hélène est proche de la crise de nerf.

FABRICE : Ce n'est rien, ça arrive.

Il la raccroche, elle retombe. Il finit par ne plus la lâcher.

HELENE : Non, non, ça c'est parce que quelqu'un me tord le clou régulièrement. Quelqu'un me torture depuis des mois de façon anonyme à travers ce clou. Vous pensez, ce n'est pas grand un clou vous avez raison. Ca n'est pas grand-chose un clou jusqu'à ce qu'il soit dans votre chaussure. On me tord le clou sciemment et c'est moi-même que l'on déglingue. Il est arrivé qu'on me l'arrache, qu'on me le jette dans un coin et pire qu'on me le pose en évidence la tête écrasée sur le bord blanc de l'email. Vous direz ça n'est pas grand-chose la tête écrasée d'un clou, mais celui là est devenu l'outil d'une partie de bras de fer engagée avec un adversaire dont j'ignore tout.

Elle sort une petite boîte à outil, lui passe la serviette et replante le clou

Qu'il me le torde, je le détords, qu'il me l'arrache je le replante et je le replanterai encore et encore. Je me suis juré de ne jamais abandonner la ligne de ce clou. Jamais. L'année dernière j'ai eu raison d'un faucheur de Bic. Plusieurs mois d'enquête pour trouver sa planque. Un butin, vous n' imaginez pas, du quatre couleurs à la pointe-feutre, de quoi remplir trois Rodhia 24/15.

Elle sort, il la suit





NOTE D' INTENTION

Quelle est l'origine du projet ?

A la base, il y avait un désir de parler de **la souffrance au travail**, cette notion devenue un concept aux contours flous. Les suicidés de France télécom et d'autres grands groupes devenant eux-mêmes, par delà leurs morts, les produits d'appel des médias, relayant l'information. Chaque citoyen avait à digérer cette information par lui-même, se sentant encore plus isolé face aux monstres que constituaient ces grands groupes qui constituent eux même notre société... L'effet ressenti était vertigineux ! Retour alors à l'individu, à l'homme. La souffrance au travail est un terme générique mais aussi et surtout une réalité qui a ses traits de caractère. Autour de nous, nombre d'amis, trentenaires dynamiques et talentueux, travaillant dans tous les domaines, journalisme, santé, graphisme, publicité semblent, presque tous en même temps, donner des signes de faiblesse, de perte de la foi, de désamour avec ce qui les faisait auparavant rêver. Sans pour autant aller jusqu'au suicide, ils semblaient tous frappés par quelque chose de similaire. La mécanique qui les poussait, créant une saine émulation, semblait viciée, apparaissait avec **un visage de plus en plus net et décomplexé**, et portait un nom : les techniques managériales... Ce n'était pas sans nous rappeler le terrifiant et jubilatoire « Brazil » de Terry Gilliam ou « 1984 » de Georges Orwell. L'envie était née. Raconter notre monde, parler de cet état d'esprit proche de l'absurde qui règne parfois dans le monde de l'entreprise et qui peut pousser presque n'importe qui à faire presque n'importe quoi. Nous voulions comprendre les mécaniques et rouages qui régissent les rapports humains dans le travail.

Mécaniques qui poussent donc certains jusqu'au suicide?

Nous voulions créer un spectacle qui **laisse entrevoir avec finesse et humour ce que nos recherches anthropo-sociologiques nous avaient offert comme appréhension des étapes qui aboutissent à ces drames de l'intime**. Certaines questions toutes simples et semblant naïves au départ, comme : « Pourquoi les autres n'ont rien fait ? », « Comment peut-on en arriver là ? Ce n'est qu'un travail ?! » ont trouvé une foule de réponses, et renvoyé à de nouvelles questions tout aussi vertigineuses : **qu'est-ce que la motivation ? Pourquoi ressentons nous le besoin de détruire l'autre, en le voyant s'épanouir ? Quelle est aujourd'hui notre valeur d'être humain ? Que représente la valeur travail ? Quels sont les conséquences des nouvelles organisations du travail sur notre être ? Comment notre estime de nous-mêmes se détériore, comment la souffrance s'installe en profondeur, et pourquoi avons-nous l'impression que les autres triomphent, alors que nous coulons...?**

Du monde de l'entreprise, de son apparente quotidienneté, naît la véritable tragédie, quand elle conduit à ces extrêmes, ou même un peu moins loin. On observe dans la plupart des cas, le phénomène du « tous contre un ». Pourquoi ce besoin de recréer « le clan » contre un seul être, la figure même du paria ? Notre hypothèse est que c'est une réaction instinctive de survie de l'individu, héritée de nos reflexes archaïques : pour ne pas te faire dévorer, dévore

d'abord ton voisin...Et puis, cela crée le mythe... **A quoi sert cet homme, ce bouc émissaire, si ce n'est à recréer une mythologie commune pour tous les autres?** Et, à partir de cette mythologie commune, une façon de créer le vivre ensemble. Effroyablement paradoxal. Nous sommes au cœur de ce qui nous passionne : l'intime. A quel point l'intime est-il intrinsèquement lié à notre travail ?

Pendant nos recherches donc, trois grands axes sont apparus et ces trois grands axes sont devenus les articulations du spectacle: Le premier, L'entreprise- famille, Le deuxième axe est l'entreprise en tant que tribu avec ses grands mythes fondateurs, ses rites ancestraux ; et, troisième et dernier axe, la question du langage avec la novlangue.

Parlons de ces axes. Commençons par le premier, l'entreprise famille ?

Dans une entreprise, la figure du patron ou du supérieur est inconsciemment apparentée à celle du père. Tyrannique ou charismatique, massivement présent ou subtilement absent, ce chef donne le « la » de ce qui va se jouer dans les relations interpersonnelles au sein de l'entreprise. Le chef père peut infantiliser les individus en utilisant un système de relations verticales et duelles. On va alors se battre pour garder une position privilégiée avec lui au détriment de la cohésion de l'équipe. Et qui dit « chef », dit forcément support d'un fantasme, relations de soumissions, d'opposition, de séduction, d'amour ou de haine, c'est avec le chef que se rejoue le plus facilement les anciens schémas parents et enfants...

L'employé reproduit, à son insu, avec ses collaborateurs, avec des projections, des transferts, des identifications bien sûr, le **schéma familial**. Ainsi, nous sommes tous inconsciemment poussés vers les tactiques utilisées en famille. Dans l'entreprise, on va aussi retrouver des secrets, des non-dits, le triangle pervers, victime/ persécuteur/ sauveteur, des demandes de reconnaissance et d'affection, la peur du jugement, tout ce que nous avons expérimenté dans la première entreprise que nous avons connu : notre famille. C'est pourquoi il est pratiquement impossible pour certains d'établir une frontière vraiment distincte entre affectif et professionnel, entre leur identité de sujet et l'identité de leur fonction. Le plus délicat est d'harmoniser les deux. **On rencontre des individus qui laissent déborder leur identité de sujets et qui affectivent toutes leurs relations, ou à l'inverse, des individus dont l'identité de rôle et hypertrophiée qui ne sont que leurs fonctions.**

Parenthèse entre les axes, c'est en partant de ces axes/articulations que vous avez conçu Dossier Non Conforme ?

Absolument. Le spectacle est né, porté par ces réflexions, mais aussi porté par des films et par les lectures que nous avons pu faire, romans, essais, et, évidemment, théâtre, en particulier, « Top dogs », d'Urs Widmer, et « Dancing » de Natacha de Pontcharra.

Pourquoi ces textes là ?

« Top dogs » offre une approche théâtrale très intéressante sur le monologue intérieur des cadres, leurs moments de solitude. Des rêves éveillés drôles et poétiques. « Dancing », de son côté, part d'un fait divers très marquant ; un patron a poussé un de ses employés à danser jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement : un pur abus de pouvoir mais aussi une perte

totale des repères, des limites qui régissent une société normale ou civilisée. La notion de survie dans un univers hostile était poignante. Le **rapport à la hiérarchie**, à ce qu'elle permet comme jeux de pouvoir et, du même coup l'impératif de progresser, de gravir les échelons pour ne pas être soi-même happé, nous fascinait. Une autre donnée de l'œuvre était à la fois drôle, extrêmement pertinente et théâtralement très forte...

Que l'action se situe dans les Toilettes?

Ce qui s'y joue en entreprise est incroyable ! Nous avons découvert pendant nos recherches que certaines « boîtes » interdisent les toilettes communes pour éviter les retrouvailles chronophages ou susceptibles de créer des frondes, des mutineries, d'autre optent pour des toilettes mixtes, fédératrices d'une ambiance cocooning... La politique managériale passe par tous ces détails, jusqu'aux toilettes. Et ce qui s'y passe en dehors de leur utilité première est très fort, intime. L'homme est plus proche de lui-même, de sa condition précaire, animale, on peut supposer que c'est aussi un espace secret, un entre-deux, loin du clan et de ses règles...

Et on retrouve le deuxième axe, la tribu.

C'est vrai qu'à bien y regarder, la vie professionnelle est extrêmement codifiée, scandée par des événements où chacun prend, reçoit, affirme, conquiert ou perd sa place dans la tribu. Il y a les rites majeurs face aux autres, d'intronisation, de passage ou de sortie où l'on boit le verre symbolique et qui permettent de nous situer dans un univers qui nous dépasse : on marque le temps par des célébrations rituelles, qui renvoient aux cycles naturels ou réactivent les grands mythes fondateurs de la tribu. Dans toute commémoration particulière, ou autre célébration d'une montée en puissance, on trouve tous les ingrédients d'une grande fête tribale : griots pour contrer la saga de l'entreprise et en énumérer les mérites, costume de parade, silence d'abord recueilli puis salve d'applaudissements, et nouba pour finir. C'est là que le Grand boss danse avec la standardiste frémissante ! Il y a aussi ces instants plus discrets mais très importants, le rendez-vous du matin autour de la machine à café, par exemple, les rites secrets, l'aménagement de son espace personnel, les hors-pistes, comme un pique-nique impromptu sur un coin de bureau avec une secrétaire d'un autre secteur... **Tout ce qui semble n'être que de petits détails sont des symboles et des rituels fondamentaux de notre vie sociale et relie profondément l'individu au groupe.**

Et là, nous avons **l'homme dans son essence profonde, cherchant un sens à son travail, une place dans la tribu !** Le vendeur est un chasseur, qui « décroche » des contrats par exemple... Quoiqu'il en soit, ces rites ancestraux font rempart à la sauvagerie. L'homme appartient à une communauté. Un groupe, à une identité commune. Et c'est à ça qu'est censé servir la culture d'entreprise : on connaît son image, son visage, ses valeurs, ses croyances et ses mythes, les figures marquantes, anecdotes réelles, enjolivées, dramatisées ou légendaires, son langage, ses habitudes. Si le travail est réussi, le salarié semble plus motivé et prêt à défendre « sa maison ». On a le sentiment d'appartenir à un ensemble, c'est rassurant.

Et, troisième axe à propos du langage ?

Aujourd'hui, les penseurs s'interrogent sincèrement. **Est-ce notre pensée qui donne un sens à la langue, ou la langue qui constitue et façonne notre pensée?** Pascal disait qu'il avait deux manières d'utiliser un nouveau concept : soit on crée un nouveau mot, soit on en utilise un existant, que l'on vide de son sens pour l'utiliser sous une nouvelle acceptation dans un contexte précis.

Dans 1984 de George Orwell, la **novlangue** est la langue par laquelle les multitudes sont contrôlées. Elle a une visée exclusivement utilitaire. Des mots trompeurs, des mots qui façonnent les esprits, puis modifient la manière de penser. C'est une simplification lexicale et syntaxique destinée à rendre impossible l'expression des idées subversives et à éviter toute formulation de critiques et même la seule idée de critique de l'Etat.

Bien sûr, nous ne vivons pas dans un livre de science-fiction... Mais nous vivons dans un monde où le pouvoir s'exerce principalement par la communication, le story-telling. On prend la langue en otage : des mots sont vidés de leur sens, les idées nous sont présentées comme des évidences... Nous pensons que **l'appauvrissement du langage ne peut aboutir qu'à un épuisement de la pensée** : comment prendre le temps de réfléchir, d'aiguiser notre esprit critique lorsque tout invite à se satisfaire d'une pensée toute-prête ?

Nous voulions détourner la novlangue, injecter du sens dans ce royaume de l'insensé, retrouver le fragment, confronter la nuance aux appellations marquetées, aux catégories génériques, et permettre à chacun d'observer. L'entreprise n'est plus uniquement un lieu de travail. C'est un pays, comme la folie et la guerre. Ces mots-là, signes d'appartenance, codifiés à l'extrême, sortis de leurs contextes, deviennent fous, abstraits. C'est passionnant et drôle à la fois, ce miroir tendu à l'homme en général. Tout ça créer un univers d'une théâtralité fascinante !

Comment avez-vous travaillé?

Improvisation, écriture, montage... Nous avons commencé par un long travail à la table, afin d'écrire les grands axes, les rendez-vous obligatoires, les épreuves, les lieux. Ensuite nous avons fait un bâti de ces scénarios, à partir duquel nous avons improvisé. Au menu : réunions de travail, séances de remotivation, travail sur l'animal, rendez-vous stratégiques dans les toilettes, exercices de mise en condition et autres jeux de rôle. De cette matière sont apparus, **par le biais de la fiction, par frôlements, des parcours et des portraits de pure humanité.**

Il s'agit de livrer une vision décalée de cet organisme étranger et singulier qu'est l'entreprise, et dans un esprit ludique, donner à voir ces êtres se débattre. Le discours s'effrite, le doute s'installe, une faille se crée, et tout cela nous offre une distance et un humour salutaire. Entre récit, monologue intérieur, et dialogue, entre scènes elliptiques de l'entreprise et focus sur les intimités fragilisées, nous suivons l'évolution de ces hommes et de ses femmes dont le travail est de se remettre au travail.



AMBIANCE, ESPACE

Certaines grandes enseignes de restauration rapide font des études très poussées pour rendre leur mobilier à la limite du confortable afin qu'il y ait du turn-over, certaines entreprises travaillent activement l'agencement afin de générer des comportements toujours plus productifs, des Néo-Tayloristes en quelque sorte... Changer les repères, comme dans les grandes surfaces, générer une réaction de survie dans un environnement toujours en mouvement. Placer un tel en face de un tel pour qu'il se sente surveillé ou, au contraire qu'il y ait une saine émulation ! Mais toujours dans le changement ! Il ne faut pas prendre d'habitude : la routine, c'est le ralentissement...

Un univers hygiéniste, le royaume du néon et du lessivable. Une machine à produire où rien n'est laissé au hasard, aucun angle de vue, aucune ligne de fuite ; rien n'est privé, tout le monde voit tout le monde, se surveille. Il y a ceux qui survivent, ceux qui entrent en état de grâce - à qui on confie de nouvelles responsabilités-, et ceux qui sont stigmatisés, défailants, qui bientôt voient leurs effets personnels disparaître, leur espace rétréci. La lumière est optimisée, nette et les sons évoque le grondement d'une ruche en pleine effervescence, l'efficacité. Jusqu'au point de rupture. Jusqu'à l'hallucination.

Nous avons voulu un univers sans aspérité. Utilitaire et froid, esthétiquement fort, divisé en trois espaces distincts :

A jardin, prenant les deux tiers du plateau, une grande salle de réunion équipée d'un écran de projection, d'une table imposante où une touche de verdure en plastique apporte une note zen et presque familière, de jolies chaises blanches design, un sol blanc immaculé et une fontaine à eau. Comme dans les open-spaces la transparence est de rigueur, le mur du fond de scène de cette salle est une ouverture vers l'extérieur sous forme d'une haute baie vitrée translucide d'où filtre la lumière d'un « dehors ». On y distingue parfois ces hommes et ces femmes de passage, comme dans un entre-deux.

A cour, les toilettes. Mixtes, propres, brillantes. Les portes laissent apparaître les jambes et la tête des utilisateurs, on ne peut pas se cacher, s'installer, un peu comme dans certains camping, on passe, on fait ce qu'on a à faire et on repart, rapidement. On retrouve l'inévitable miroir, le reflet de soi, devant ces deux lavabos et, enfin, un banc blanc, lisse, juste assez haut pour ne pas être totalement inconfortable. Cet espace des toilettes est le lieu de l'intimité par excellence où chacun tente de s'isoler, mais où l'on organise briefings et règlements de comptes.

A l'avant scène, devant ces deux espaces, un couloir de lumière, libre, sorte de No man's land suspendu, opaque, sorte d'antichambre du pouvoir où se déroulent les séances de « coaching », physique et psychologique. Ici on tente de reconditionner la tête et le corps.

Le bonheur passera-t-il les portes de notre bureau ?

EXTRAIT

LICENCIEMENT D'ESTELLE

FABRICE : En arrivant, j'avais besoin, je venais du froid, j'avais ma femme sur le dos, mon curriculum froissé, cette odeur de frites sur mon manteau. Petite ou grande porte : l'important, somme toute, était de rentrer.

ESTELLE : Et une fois entré dans les murs l'important somme toute était de me grimper par dessus sournoisement en rampant ?

FABRICE : Non debout. C'est moderne nous avons l'ascenseur Estelle, c'est formidable pour les relations, vous avez raison. Quelques petits déplacements en compagnie de Mr Borde ont suffi pour avoir de grandes conversations. Dont vous n'étiez pas absente, d'ailleurs. J'ai beaucoup parlé de vous, beaucoup.

ESTELLE : Beaucoup trop ?

FABRICE : Non je pourrais en dire encore mais, Monsieur Borde est un homme sensible, ce peu a suffi pour l'inquiéter. Et puis vous savez ce que c'est, vous dites quelque chose à l'un et c'est traînée de poudre sur toute la boîte et ça te saute à la figure à l'autre bout, avec l'ascenseur tout cela a fini par monter au dernier étage en pleine réunion de restructuration. Mais malgré tout, sachez que je reste très proche de vous Estelle : mon bureau est maintenant juste au-dessus du vôtre.

On voit Laurent danser. Estelle, une feuille à la main le regarde. Quand Laurent se rend compte qu'Estelle le regarde, il s'arrête de danser.

ESTELLE : Non, continuez Laurent, je vous en prie. Je vous en prie. On a toujours une bonne raison de danser. Certainement. Mais on ne le sait pas.

Laurent continue à danser, il voudrait s'arrêter.

ESTELLE : Ne vous arrêtez pas pour moi. C'est si précieux la joie.

Laurent continue un peu et s'arrête.

ESTELLE : Pour moi, Ne vous arrêtez pas.

HUGUES : J'ai fini.

ESTELLE : Non. Vous n'avez pas fini. Vous commencez à peine. Qu'est-ce qui vous fait dire que vous avez fini ? La danse, Laurent, ça ne s'achève pas comme ça en deux clics de souris. La danse, ça s'arrête avec la musique. Vous n'êtes pas maître de la musique. Vous l'entendez ? Vous ne l'en-

tendez pas la musique ? C'est dommage, les musiciens sont tellement formidables, tellement unis, uniformément unis. Et ça fait de la musique à petit coup de Bic, à petit coup de coude, la cravate qui tape sur le col, les manchettes sur la table. C'est un petit air de rien. Un petit air de rien du tout. Les petits airs sont rusés Laurent, parce qu'ils sont petits. Une seule chose leur importe c'est de recommencer. Ca ne leur dit rien d'avancer. Vous ne l'entendez pas la musique, ça n'a pas d'importance, je serai là pour vous dire quand elle s'arrêtera. Les armes. Il n'y a pas que les hommes qui peuvent se servir des armes. Les femmes aussi en sont capables : faire feu, ne pas faire de détails, envoyer l'ennemi mordre la poussière. Ah oui - Les armes d'une femme. cela m'a vraiment permis de monter les échelons, le fait d'être une femme. Le mardi à la réunion de direction, quand j'arrive dans la salle, comme ils me regardent tous. Messieurs, très chers Messieurs, je vais vous confier un secret. L'arme de la femme c'est sa tête. Les connards ne comprennent pas les futés. C'est pourquoi les connards prennent les futés pour des cons. Quand vous cherchez un successeur, vous préférez quelqu'un qui ne soit pas plus malin que vous, de préférence un tout petit peu moins. Si bien qu'après trois successions, c'est un débile profond qui occupe le poste. Je reviendrai. Et ce sera par la grande porte. En pleine lumière. Les cadres feront la haie. Un mardi. Tout droit à la réunion de direction. Et mon coup de poing dans la gueule va vous faire tellement mal que vous en oublierez de regardez mon cul. En plus, c'est idéal pour faire accepter une politique difficile, quand c'est une femme qui dirige le groupe. Les mines anti-personnelles, si controversées, quand nous voulons en livrer dans une région de monde en crise, eh bien elles deviennent nettement plus humaines si c'est une femme qui les vend.

Laurent est épuisé

Non Laurent, vous n'avez pas fini.

Vous, vous n'avez pas fini.



«Avoir la
motivation
inscrite dans
les gènes.»

Mise en Scène Juliette Delfau

Avec Jérémie Chaplain, Luc Chareyron, Juliette Delfau et Valérie Thomas

Scénographie Valérie Thomas

Lumières Laurent Deconte

Son et vidéo Juliette Delfau

Costumes Dominique Fournier

Dramaturgie collective

Coproduction Cocoba, Quai de Scène et Via Nova

Avec le soutien de Bourg-Lès-Valence et le département de
la Drôme



Mettez 5 chimpanzés dans une chambre...

Accrochez une banane au plafond et mettez une échelle permettant d'accéder à la banane.

Mettez en place un système qui fait tomber de l'eau très glacée dans toute la chambre dès qu'ils commencent à escalader l'échelle.

Les chimpanzés apprennent vite qu'il ne faut pas escalader l'échelle. Arrêtez le système d'eau glacée, de sorte que l'escalade n'a plus son effet gelé. Maintenant, remplacez l'un des chimpanzés par un nouveau.

Ce dernier va chercher à escalader et sans comprendre pourquoi, se fera tabasser par les autres. Remplacez encore un des vieux chimpanzés par un nouveau.

Ce dernier se fera encore tabasser, et c'est le chimpanzé No 6 (celui qui a été introduit juste avant) qui tapera le plus fort.

Continuez le processus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des nouveaux.

Alors, aucun ne cherchera à escalader l'échelle et si jamais il y en a un qui pour une raison quelconque ose y penser, il se fait massacrer par les autres. Le pire, c'est qu'aucun des chimpanzés n'a la moindre idée sur le pourquoi de la chose...

LA COMPAGNIE VIA NOVA

Créée en 2009, la Compagnie Via Nova est un **collectif artistique pluridisciplinaire**, regroupant des artistes de tous horizons. Elle poursuit une logique de création de spectacles et d'actions artistiques en région Rhône-Alpes, et en France plus largement.

La direction artistique en est confiée à Juliette Delfau et Jérémie Chaplain.

La Compagnie Via Nova repose sur un principe de recherche autour des nouvelles écritures scéniques, où le théâtre contemporain résonne de façon permanente avec des questions profondes et fondamentales de société.

Plusieurs créations cette saison dont "Variations Macbeth", "La supplication" et "Le vent dira mon nom"...

Une ligne forte : théâtre et société

Dès son origine, le théâtre a partie liée avec la Cité, la Cité avec le théâtre, dans la pleine conscience d'un collectif qui se donne à voir, se représente pour mieux s'appréhender.

Aujourd'hui, le paysage politique, les conflits, le contexte socio-économique, la « crise », la précarité, les injustices sociales dessinent un horizon lourd, pressant qu'on ne peut imaginer étranger aux préoccupations des artistes.

Porter un regard sur la société, s'emparer, en tant que témoin, acteur, des questions qui la traversent, la travaillent, c'est ce qui a fondé, en quelque sorte, l'acte de naissance du collectif Via Nova. La compagnie s'engage dans une démarche artistique qui interroge le monde, qui résonne de ses catastrophes, dysfonctionnements, tiraillements, injustices : le drame de Tchernobyl par exemple, les politiques sécuritaires, la souffrance au travail, la vieillesse et son image dans la société d'aujourd'hui, et encore, l'image de l'Autre, le voisin, invisible ou méconnu...

Autant de fenêtres par lesquelles la compagnie Via Nova veut voir et donner à voir des réalités qui nous constituent, aujourd'hui en tant qu'individus et citoyens. La compagnie offre un théâtre qui questionne la place de l'art dans la société, le quartier, l'école, qui va à la rencontre, qui suscite l'échange à travers débats, ateliers de jeu, d'écriture, un théâtre inventif dans ses formes et son rapport aux spectateurs et toujours exigeant.

www.compagnievianova.fr

CONTACT

juliette Delfau
06 63 25 71 77

contact@compagnievianova.fr

www.compagnievianova.fr